

## **Comprendre ou ne pas comprendre, là est la question – La note de bas de page dans la fiction romanesque traduite**

**CORINNA GEPNER**

*TRADUCTRICE*

*c.lepage@parisnanterre.fr*

1. Quand on s'interroge sur la pertinence des notes de bas de page dans la traduction d'une œuvre romanesque, on se retrouve vite dans un schéma assez simple, voire simpliste, du style « oui / non / parfois ». L'idée étant, si l'on accepte le principe de la note, de s'en tenir à une pratique « raisonnable », modérée, efficace, afin que le lecteur ait à sa disposition les outils que nous jugeons utiles à sa compréhension du texte. Ce qui est frappant, c'est qu'on omet alors de réfléchir à ce qui pourrait sous-tendre cet usage qui fait débat. Certains y voient l'échec même de la traduction – qu'on pourrait résumer par cette note symptomatique : « Jeu de mots intraduisible » –, d'autres un complément d'information bienvenu lorsque tel élément du texte se présente comme une pierre d'achoppement et qu'il est difficile, voire impossible d'introduire, discrètement, un mot ou deux d'explicitation – solution souvent privilégiée par le traducteur.
2. Par nature, la note de bas de page s'inscrit dans un schéma d'érudition. C'est un élément de savoir, immédiatement identifiable comme tel visuellement parlant. Une information, une explicitation, un développement rejetés hors du texte afin qu'il ne perde pas sa lisibilité. Elle participe du texte tout en se situant en dehors de lui, en marge pourrait-on dire. Position intéressante, à la fois dehors et dedans, qui instaure au moins deux niveaux de lecture, manifestés par la différence de corps – comme si, d'une certaine manière, tout en étant un élément d'information, la note demeurait accessoire. Ou comme si, au contraire, l'essentiel se logeait sous les espèces d'un supplément que l'on pourrait tout aussi bien se dispenser de lire. Statut ambigu, donc, qui brouille les frontières de l'essentiel et de l'accessoire.
3. Si elle n'est pas incluse dans la stratégie de l'auteur, la note de bas de page dans le texte traduit se révèle foncièrement hétérogène à la fiction romanesque en ce qu'elle induit une rupture de l'illusion. Elle manifeste

l'intervention explicite de l'auteur second qu'est le traducteur. Celui-ci prend la parole, sur un mode différent, pour s'adresser au lecteur d'une tout autre manière que le fait le texte. D'une certaine façon, l'irruption de la note dénature le texte, l'inscrit dans un rapport différent tant au monde qu'à son destinataire. Elle témoigne d'une insuffisance provoquée par le passage d'une langue à une autre, plus précisément d'un texte à un autre. Ce qui serait supposer que, dans sa forme initiale, le texte n'est pas marqué par cette insuffisance, qu'il est « complet » et que tout de lui est accessible au lecteur. Qu'il n'a pas de zone d'ombre en termes de compréhensibilité. La traduction, en revanche, en ce qu'elle adresserait le texte à un autre public, serait fatalement confrontée à de la perte en ce domaine. Qu'il s'agisse de références à des événements historiques, de faits de « civilisation » ou autres. Dès lors, l'auteur second se sentirait dans la nécessité de donner des clés de compréhension touchant ce qui ne serait pas ressenti comme la texture même de l'œuvre, mais lui serait en quelque manière extérieur, emprunté à un quotidien nécessairement peu ou pas connu du lecteur second.

4. Ce qui disparaît ainsi dans le texte traduit, c'est l'implicite, ce qui n'a besoin que d'être mentionné pour être compris dans son sens, ses connotations, ses implications. En d'autres termes, ce qui ne nécessite pas d'être dit. Or, c'est bien à cela que le traducteur a, fondamentalement, affaire. À ce qui fait le substrat d'une communauté, quelle qu'elle soit, à ce qui fonde sa cohésion, son référentiel. Si l'on veut bien, un instant, cesser de voir la note de bas de page comme le signe d'un échec, on pourra imaginer qu'elle entrouvre une porte sur la partie immergée de l'iceberg. Cependant, il faudrait ajouter que, dans son existence même, le texte excède de loin la faculté de compréhension du lecteur, quel que soit son degré de culture (et pas seulement de culture dite savante). En ce sens, le traducteur est confronté à une problématique qui le dépasse. Dire cela, dans le fond, relève d'une forme d'évidence. Pourtant, curieusement, cette évidence semble disparaître dès lors qu'il est question de traduction. Comme si le traducteur se trouvait devant un texte lisible à livre ouvert pour ses premiers lecteurs, et qui s'opacifiait dans le mouvement de la traduction.

5. Doit-il s'agir, dans la traduction, d'explicitier l'implicite ? De faire sentir qu'il y a de l'implicite ? Ne traduit-on pas, dans la majeure partie des cas, dans l'ignorance de l'implicite du texte ? Doit-on craindre que l'ignorance du traducteur vienne faire écran à ce qui devrait idéalement passer de l'im-

plicite dans son texte ? Pour donner un exemple : un des romans de Christian Kracht que j'ai traduits, *Les Morts* (2018), commence par une scène de hara-kiri. Mishima, dira-t-on. Mais si la référence m'échappe, en sera-t-elle pour autant perdue pour le lecteur ? J'irais plus loin. Dans un tableau classique, Poussin, je crois, une scène de la vie du Christ est représentée à l'arrière-plan tandis que, sur le devant, des passants ne remarquent rien de ce qui se joue au fond. Le fait que le passant ne voie rien d'un événement qui bouleversera ultérieurement l'univers dans lequel il vit ne signifie pas pour autant que cet événement, au moment où il se produit, n'agit pas sur lui. Sans doute faut-il postuler quelque chose du même ordre dans la traduction.

6. À mon sens, le texte ne cesse de composer avec l'ignorance. Il m'apparaît de moins en moins comme le lieu d'un savoir – de quelque nature que puisse être ce savoir – qui se communiquerait au lecteur. Le fait est sans doute que le traducteur, en ce qu'il vient après, ou en sus, comme on voudra, accroît encore cette part d'ignorance. Et la note de bas de page, par moments, est l'un des moyens auxquels il recourt pour assurer une garantie ponctuelle de lisibilité. De ce fait, la note peut apparaître comme un symptôme de cette part d'ignorance consubstantielle à l'œuvre, et qui est autant celle de l'auteur que celle du lecteur. Elle révèle, ou rappelle, ce qui au-delà du besoin ponctuel d'éclaircissement, fonde le texte : sa part d'inconnaisable.

## **bibliographie**

---

KRACHT Christian, *Les Morts*, Paris, Phébus, 2018.